

OCTAVE MIRBEAU ET LA QUESTION SOCIALE

Octave Mirbeau (1848-1917), romancier, dramaturge, journaliste le plus coté et le plus influent de son temps, est le type même de l'écrivain engagé. Non pas dans un parti - il est libertaire, individualiste, et farouchement attaché à son indépendance - , mais pour défendre des valeurs qui lui servent de boussole (la Vérité, la Justice, la Liberté et la Beauté), et au service de la masse des exclus et des démunis, qui n'ont même pas le droit à la parole : " *Puisque le riche est toujours aveuglément contre le pauvre, je suis, moi, aveuglément aussi, et toujours, avec le pauvre contre le riche, avec l'assommé contre l'assommeur*", écrira-t-il en 1907 ¹ .

Dès 1877, à une époque où, prolétaire de la plume, il travaille encore pour le compte des bonapartistes ², il définissait, dans l'organe officiel du parti impérialiste, *L'Ordre de Paris*, ce qui serait dorénavant sa mission d'écrivain : obliger la société à découvrir les "abîmes" et les "cercles sans fond" de l'enfer social sur lesquels elle repose afin qu'elle apprenne à se connaître et qu'elle ait "horreur d'elle-même" : "*Les misères, les hontes, les crimes, les douleurs du peuple, nous n'avons pas le droit de les ignorer. Le socialisme aujourd'hui, tel que nous l'entendons, n'est pas la recherche abstraite d'un paradis imaginaire. Il est, par l'étude attentive et constante des réalités sociales, l'effort continu vers un état meilleur. [...] C'est en face qu'il faut regarder Méduse*" ³ .

Mirbeau va donc consacrer une bonne partie de ses chroniques, publiées dans les plus grands quotidiens du temps (*Le Figaro, Le Gaulois, L'Écho de Paris, Le Journal*), mais aussi de ses romans et pièces de théâtre, à poser la question sociale dans toute son horreur méduséenne, avec ses deux faces, l'une terrible, l'autre grotesque ⁴, pour obliger "*les aveugles volontaires*" à prendre conscience des maux secrétés par une organisation sociale radicalement défectueuse.

Critique du capitalisme

Le premier responsable de ces maux est le capitalisme triomphant, dont Mirbeau n'a jamais cessé de dénoncer le caractère intrinsèquement pervers et les conséquences désastreuses pour l'humanité et pour la nature.

La perversité de l'économie capitaliste tient tout d'abord à ce qu'elle assure le pouvoir de l'argent ⁵ - et, partant, le mercantilisme généralisé - et le triomphe de brasseurs d'affaires sans scrupules, qui détournent à leur profit les richesses accumulées par le travail humain. Il nous en a laissé un prototype impressionnant avec Isidore Lechat, des *Affaires sont les affaires* (1903). Le titre même de cette comédie, qui a été le plus grand succès théâtral du début du siècle dans toute l'Europe, est éloquent à cet égard : le monde des affaires exclut tout ce qui n'est pas indispensable à son fonctionnement, et, à plus forte raison, tout ce qui est susceptible de lui être nuisible : la pitié, la solidarité, la dignité humaine, la morale, l'art, la littérature, bref les préoccupations éthiques et esthétiques, sans lesquelles il n'y a plus que brutalité, souffrance et désespoir.

L'autre trait majeur de la perversité du système vient de ce qu'il repose sur l'écrasement de la masse des faibles, réduits à l'esclavage et dûment "*crétinisés*", par une minorité de forts, qui accaparent tous les postes de pouvoir et jouissent d'une totale impunité, au nom du progrès ou de la science. Ainsi, dans une de ses interviews imaginaires dont il a le secret, Mirbeau fait dire à un "*véritable homme d'État*", partisan du darwinisme social : "*Les pauvres sont les réfractaires du devoir social ; ce sont les révoltés qui n'ont pas voulu se soumettre à la loi générale du travail, à la loi scientifique qui veut que tout homme travaille et s'enrichisse de son travail. [...] Dans une République éclairée, attentive et progressiste, comme est la nôtre, il ne faut plus de pauvres. À bas les pauvres ! [...] Nous enfermerons les pauvres dans ce dilemme : ou ils deviendront riches, ou ils disparaîtront ! Dans les deux cas, c'est la fin de la misère, c'est la solution de la question sociale*" ⁶ . Solution finale, où l'absurde le dispute au monstrueux...

Mais Mirbeau ne conteste pas seulement les principes aberrants sur lesquels repose le capitalisme, il en dénonce plus vigoureusement encore les conséquences criminelles sur tous les plans.

- La première de ces conséquences est "*la misère effroyable*" ⁷ infligée au plus grand nombre des travailleurs, et qui est contraire à la "*loi naturelle irréfutable*" selon laquelle, "*pour avoir le droit de consommer, il faut produire*" ⁸. Or qui produit ? Le travailleur. Et qui consomme ? C'est l'accapareur de la terre, le détenteur de l'outillage. Ce voleur éternel de la chair et du sang des pauvres gens, transmués en or par l'alchimie économique. [...] Nous sommes libres de mourir de faim, car le maître qui pouvait, autrefois, tuer son esclave, n'a plus le droit de tuer le salarié, mais celui de le laisser crever de faim" ⁹. Le capitalisme ne repose donc pas seulement sur le vol et l'exploitation des prolétaires, mais aussi sur le meurtre, la mise à mort programmée de ceux qui produisent les richesses dès qu'ils cessent d'être productifs, comme Mirbeau l'illustre dans sa tragédie prolétarienne de 1897, *Les Mauvais bergers*. Le salariat n'est "*que la forme moderne et déguisée de l'antique esclavage*" ¹⁰, mais une forme aggravée, puisqu'il n'assure même plus la survie des nouveaux esclaves. Dès 1882-1883, dans les colonnes du *Gaulois* et des *Grimaces*, alors qu'il n'est pas encore maître de sa plume, il attire l'attention de ses lecteurs sur la paupérisation et l'exclusion d'une partie croissante de la population, et, les années suivantes, il multiplie les "*tableaux de misère*", montrant d'un côté les "*misérables*" qui se voient, les mendiants "*affalés dans la boue, et qui implorent*", et de l'autre "*les vrais pauvres*", qui "*ne mendient pas*" et qui "*crèvent inentendus dans leurs trous, ordure sur de l'ordure*" ¹¹. Qu'il soit tué à petit feu dans les usines ou au fond des mines, "*ces bagnes du travail*", qu'il meure dans un de ces terrifiants accidents du travail qui suscitent la pitié pendant un jour ou deux ¹², qu'il soit condamné à la famine par le chômage, ou qu'il soit massacré par la troupe en cas de grève, comme à Fourmies ou au cinquième acte des *Mauvais bergers*, le prolétaire n'a pas d'autre perspective que la solution radicale préconisée par le "*véritable homme d'État*" : disparaître prématurément. Révolté, Mirbeau revendique du travail et du pain pour tous, manifeste le 9 mars 1883 aux côtés de Louise Michel, de Kropotkine et de "*pauvres hères qui meurent de faim*" ¹³, et, deux ans plus tard, à défaut de bouleversements plus radicaux qui se font attendre, réclame *hic et nunc* la réquisition des logements vides et le lancement d'un emprunt permettant de réaliser des grands travaux d'utilité publique en embauchant les chômeurs, dont le nombre va croissant ¹⁴.

- Le prolétaire pourrait aussi, il est vrai, se révolter, et préférer mourir en homme libre - et au besoin les armes à la main - plutôt qu'en esclave tendant la gorge au bourreau. Aussi les dominants ont-ils programmé son **abêtissement**, afin qu'il ne soit pas tenté par cette solution désespérée, qui risquerait être dangereuse pour eux. Les anciennes religions ont toujours joué ce rôle, et les "*pétrisseurs d'âmes*" que sont les prêtres ont pour mission d'empoisonner les esprits des enfants pour mieux dominer les adultes plus tard ¹⁵. Mais de nouveaux opiums des peuples ont fait leur apparition, avec l'arrivée au pouvoir de politiciens qui se disent républicains et prétendent même émanciper les esprits des anciennes autorités ecclésiastiques, alors qu'en réalité "*Cartouche*" - les forbans de la politique - est complice de "*Loyola*", et que tous deux ont le "*même esprit de ténèbres*, et la "*même folie de domination haineuse*" ¹⁶. Quels sont ces opiums ? Les tripots, qui contribuent à la démoralisation du peuple ¹⁷ ; l'école, qui, au lieu d'ouvrir l'esprit, inculque des "*préjugés corrosifs*" et remplace la réflexion par des réflexes conditionnés ; la science, dégénérée en scientisme et devenue un instrument d'aliénation au service des nantis ; et la démagogie électorale, qui, à coups de promesses fallacieuses, entretient l'espoir d'électeurs ahuris et moutonniers. Tous maintiennent les paysans et les ouvriers dans une "*abjection morale*" telle qu'elle les condamne à ne jamais rien comprendre à rien ¹⁸... Mirbeau appelle donc de ses vœux une véritable "*révolution*" culturelle, qui émancipe intellectuellement le travailleur en lui permettant de prendre conscience de la réalité sociale ; il préconise en conséquence un enseignement radicalement matérialiste, qui détruit tous les mensonges sociaux ; et il réclame pour "*le peuple*" le "*droit à la beauté*" et aux "*joies intellectuelles*"

¹⁹.

- La misère et l'exclusion du plus grand nombre ont pour conséquences inévitables le développement de la **délinquance** et de la **prostitution**, ces "*monstruosités sociales*". Les délinquants sont les victimes d'une mauvaise organisation sociale, qui, "*faute d'une répartition plus juste des richesses*", ne leur permet pas d'utiliser leurs capacités pour "*l'œuvre de bien*". À force de ne

recevoir que des "horions" et des "insultes", ils sortent du droit chemin et "trouvent, dans le crime, le morceau de pain et la part de bonheur que tout homme, ici bas, a le droit de rêver" ²⁰. Dès 1885, Mirbeau nous présente un ouvrier au chômage, rejeté de partout, affamé et sans logis, et prêt à voler et à tuer pour assurer sa survie, et il lui accorde sa bénédiction ²¹. Quant à la prostitution, c'est un des sujets qui lui tiennent le plus à cœur, depuis les deux articles qu'il consacre, en 1877, à *La Fille Élisa* d'Edmond de Goncourt ²², jusqu'à la tardive brochure parue après sa mort en Bulgarie, *L'Amour de la femme vénale* ²³. S'opposant à la vision lombrosienne de la prostituée-née, qui aurait le vice dans la peau, il ne cesse de voir en elle une victime d'une société homicide et hypocrite et une sœur de misère, à laquelle il manifeste pitié, reconnaissance et admiration, et qu'il entend réhabiliter et honorer.

- L'économie capitaliste n'est pas seulement destructrice d'hommes : elle l'est aussi de la nature. Précurseur de l'écologie d'aujourd'hui, Mirbeau s'est élevé contre la spéculation immobilière - et notamment le saccage de la Côte d'Azur ²⁴ -, contre l'insalubrité des quartiers ouvriers et des villages de la France profonde, et contre la **pollution** des nappes phréatiques dans la banlieue parisienne ²⁵. L'omnipotence et l'impunité des ingénieurs, combinées à la loi du profit maximal, risquent de conduire l'humanité à la ruine. Mais en attendant la catastrophe finale, ce sont, une nouvelle fois, les plus démunis qui font les frais de cette mauvaise gestion des ressources naturelles, qui ne profitent qu'à quelques uns. Et Mirbeau de revendiquer "de l'air" pour tous ²⁶.

- Enfin, le capitalisme est confronté à des **crises cycliques** de surproduction, qui sont à la fois choquantes pour la raison et l'esprit de justice et annonciatrices de nouvelles **boucheries**. Mirbeau se scandalise que les magasins soient "bondés de vêtements" et "regorgent de nourriture", alors qu'"il y en a qui vont tout nus" et "qui meurent de faim aux seuils des riches indifférents" ²⁷. Dès 1889, à l'occasion de l'Exposition Universelle qui révèle un essor prodigieux de l'esprit humain et une capacité de production sans précédent, il pousse un cri d'alarme sur les conséquences de ce développement incontrôlé des forces productives : la "révolution sociale", et, pour finir, "la guerre, l'exécration, la criminelle guerre" ²⁸. Guerres coloniales, pour trouver de nouveaux débouchés, des matières premières et de la main-d'œuvre encore plus rentable et docile, et aussi pour éloigner les jeunes prolétaires susceptibles d'entrer en dissidence en canalisant sur le colonisé la colère née de leurs frustrations. Guerres interimpérialistes pour se partager les richesses de la planète ou pour écouler les surplus dus à la crise. ²⁹

Les fausses solutions

Face aux méfaits du système économique et aux dysfonctionnements tragiques de l'organisation sociale qui en découle, les politiciens bourgeois et les "mauvais bergers" du collectivisme ont imaginé de prétendues solutions, qui ne sont en fait, aux yeux de notre imprécateur, que des ersatz ou de la poudre aux yeux, et qu'il va donc s'employer à démystifier d'importance.

La première de ces fausses solutions, celle que l'Église romaine a proposée pendant des siècles, c'est **la charité**. Sous prétexte que "Dieu ordonne d'aimer... d'aimer même la souffrance" ³⁰, les pauvres doivent se soumettre aux épreuves qu'il leur envoie et attendre des jours meilleurs... dans l'autre monde. Non seulement Mirbeau, athée et matérialiste conséquent, se dresse contre l'odieuse mystification que constitue le discours religieux traditionnel, mais il montre de surcroît l'inefficacité de la charité, quand bien même elle ne serait pas "pure grimace" : "Quand on aura remis deux francs cinquante à chaque pauvre, ce qui me paraît une jolie proportion, les deux francs mangés, qu'y aura-t-il de changé à la situation ? La vérité est qu'on ne soulage pas un peuple qui souffre par des aumônes distribuées de temps en temps, et la charité, si ingénieuse et si dévouée soit-elle, est impuissante contre la misère publique. Elle vient en aide à des souffrances particulières [...] mais que peut-elle contre une crise effrayante ?..." ³¹ Mais il y a pire : le plus souvent la pseudo-charité n'est qu'une forme déguisée de publicité et une manière, pour les bonnes âmes fortunées, de se doter d'une irréfragable bonne conscience en jouant du tam-tam sur la peau des pauvres, comme Mirbeau s'emploie à le démontrer dans une série d'articles de *La France* et du *Gaulois* en 1884-1885.

- Pouvant difficilement reprendre à leur compte la "solution" de la charité chrétienne, des politiciens républicains, tel l'ineffable Jules Simon, constamment brocardé par notre justicier, ont préféré recourir au vocable plus présentable de "**philanthropie**". Mirbeau n'a cessé de vilipender ces prétendues œuvres philanthropiques, qui n'ont aucune efficacité - "*on ne guérit pas la misère par la philanthropie*"³² - et qui ne sont le plus souvent qu'un moyen de réaliser, sur le dos d'adolescents ou de jeunes femmes corvéables à merci, des profits d'autant plus scandaleux que l'exploitation économique éhontée se double souvent d'une exploitation sexuelle³³.

- La troisième mystification se voile du manteau de **la science**. Si la "science", instrumentalisée par les dominants, parvient à prouver - et, comme elle est bonne fille, il suffit de le lui demander... - que les pauvres sont des névrosés ou des êtres intellectuellement inférieurs, voire tarés et dûment alcoolisés, le pouvoir des riches sera conforté par l'autorité scientifique. Mirbeau se gausse à plusieurs reprises³⁴ de ces louches "*cuisines lombrosiennes*", annonciatrices de ce que sera la sociobiologie.

- La quatrième grande mystification est d'ordre politique. Elle consiste à prétendre que la question sociale n'existe pas - "*abominable défi, porté jadis par Gambetta à toute la pitié humaine*"³⁵, s'insurge Mirbeau - et que la République, en donnant au bon peuple le droit de choisir librement ses maîtres, va résoudre tous ses problèmes. Anarchiste, Mirbeau considère que le **sufrage universel** n'est qu'un moyen, pour les exploités de la crédulité populaire, de faire entériner leurs exactions par la *vox populi*. Il préconise donc "*la grève des électeurs*", seul moyen de discréditer une duperie qui entrave tout projet émancipateur : "*Les moutons vont à l'abattoir. Ils ne disent rien, eux, et ils n'espèrent rien. Mais du moins ils ne votent pas pour le boucher qui les tuera et pour le bourgeois qui les mangera. Plus bête que les bêtes, plus moutonnier que les moutons, l'électeur nomme son boucher et choisit son bourgeois. Il a fait des Révolutions pour conquérir ce droit.*"³⁶

- Tout aussi mystificateur est le rôle dévolu à **la loi** ou à **l'État**, qui auraient pour fonction d'assurer l'égalité de tous. En réalité, la loi résulte d'un rapport de force entre les classes et ne fait jamais qu'entériner le "droit" du plus fort : "*les lois sont toujours faites par les riches contre les pauvres*", elles "*ne protègent que les heureux*"³⁷, cependant que, "*inhumaines et tortionnaires*", elles étouffent, "*de leur poids écrasant*", "*la vie des faibles et des petits*"³⁸. Il serait donc vain d'espérer que de bons bergers de la politique - à supposer qu'il en existe - résolvent la question sociale par un arsenal de lois nouvelles. Quant à l'État, loin de servir d'arbitre entre les classes et de préserver leur équilibre en réduisant les inégalités sociales, il n'est qu'un instrument d'oppression, "*assassin et voleur*" : "*L'État pèse sur l'individu d'un poids chaque jour plus écrasant, plus intolérable. De l'homme qu'il énerve et qu'il abrutit, il ne fait qu'un paquet de chair à impôts. Sa seule mission est de vivre de lui, comme un pou vit de la bête sur laquelle il a posé ses suçoirs. L'État prend à l'homme son argent, misérablement gagné dans ce baignoire : le travail ; il lui filoute sa liberté à toute minute entravée par les lois ; dès sa naissance, il tue ses facultés individuelles, administrativement, ou il les fausse, ce qui revient au même.*"³⁹ Il convient donc de "*réduire l'État à son minimum de malfaisance*" et d'empêcher ses appareils - l'armée, la "Justice", la police, l'administration - d'étouffer et d'écraser à jamais l'individu. "*Le minimum*", cela veut dire qu'il va nécessairement subsister des "*réglements*" et des "*fonctionnaires*" : "*Le moins possible, mais il en faut*"⁴⁰.

- Ce n'est malheureusement pas ce que proposent les socialistes, qui entendent au contraire renforcer le rôle de l'État dans l'espoir de s'en servir comme d'un instrument d'amélioration du sort des masses défavorisées. Mirbeau voit dans ce qu'il appelle le "**collectivisme**" une mystification plus dangereuse encore que celles des politiciens bourgeois : "*Le collectivisme me paraît une doctrine abominable plus que les autres, parce qu'elle ne tend qu'à asservir l'homme, à lui ravir sa personnalité, à tuer en lui l'individu, au profit d'une discipline abêtissante, d'une obéissance esclavagiste*"⁴¹. Non seulement cette idéologie étatiste risque de contaminer les *leaders* ouvriers plus sûrement encore que l'idéologie réformiste et parlementariste, mais ce qui se profile à l'horizon, en cas de révolution dirigée par les "*collectivistes*", ce serait un "*esclavage d'État*" pire encore que tout ce qui a existé jusqu'à présent⁴². Par la suite, grâce à l'affaire Dreyfus, qui lui fera mieux connaître et apprécier Jaurès, Mirbeau évoluera et comprendra la nécessité, en attendant "le grand soir" (auquel il

ne croit pas), d'obtenir des lois moins défavorables aux travailleurs et aux enfants et, pour cela, d'intervenir au parlement. Mais il sera de nouveau déçu par les socialistes, par Jaurès, qui fait passer l'unification des appareils avant toute chose, et plus encore par Aristide Briand, dont il espérait tant, et qui, une fois au pouvoir, mobilisera les cheminots pour briser leur grève. Il y verra la confirmation de ses méfiances de jadis à l'égard de tous les "*mauvais bergers*", fussent-ils animés des meilleures intentions du monde.

Les apories de l'anarchisme mirbellien

Mais alors, s'il n'y a rien à attendre des parlementaires socialistes, ni d'une extension du rôle de l'État, que faire, et qu'espérer ? Force est de reconnaître que notre auteur, si brillant et efficace lorsqu'il s'agit de clouer au pilori les pirates des affaires ou les escrocs de la politique, l'est beaucoup moins lorsqu'il conviendrait d'esquisser des contre-propositions. Les seules que l'on trouve sous sa plume sont lointaines et vagues : il s'agit de "*l'abolition du salariat*" et de "*la réorganisation du travail sur des bases entièrement neuves, plus justes, plus humaines, où le travailleur aurait enfin sa part des richesses qu'il crée et dont il n'a jamais rien*"⁴³ ; on assisterait alors à l'éclosion de la créativité individuelle dans une structure administrative qui ne devrait pas dépasser la taille de la commune. Mais pour que se réalise cette utopie, il faut imaginer "*la coïncidence du mouvement anarchiste chez tous les peuples*"⁴⁴ - façon de reconnaître qu'il ne s'agit là que d'un beau rêve.

Il a beau jeu d'objecter à ses détracteurs, qui lui reprochent de ne pas apporter de réponse dans *Les Mauvais bergers*, que, s'il avait une solution, ce n'est pas au théâtre qu'il irait l'exposer⁴⁵. Mais c'est tout de même une esquivé un peu trop commode pour être tout à fait honnête. D'autant plus que le dénouement de sa pièce est d'un nihilisme achevé - tout le monde meurt à la fin, y compris l'enfant de Jean Roule, le *leader* anarchiste, dont Madeleine, la *pasionaria* des corons, était enceinte - , ce qui n'est pas spécialement mobilisateur : Jaurès trouve cette conclusion "*effarante*", et Jean Grave lui-même se demande s'il ne vaudrait pas mieux "*aller piquer une tête dans la Seine*"⁴⁶.

De fait, l'anarchisme de Mirbeau pose problème : car il devrait impliquer un minimum de confiance en l'homme et en ses possibilités d'action, alors qu'il contribue à ruiner ce qu'il appelle "*l'opium de l'espérance*"⁴⁷. Mais sans un minimum d'espoir, l'action a-t-elle encore un sens ? Essayons d'y voir un peu plus clair dans les contradictions où est pris un intellectuel engagé doublé d'un artiste, dont les exigences sont loin d'être identiques. À quelles conditions serait-il envisageable de régler un jour la question sociale ?

La première condition, c'est la révolte individuelle, sans laquelle on a des moutons ou des larves, mais non des citoyens. Nombre de héros mirbelliens, l'abbé Jules (du roman éponyme, 1888), Bolorec (dans *Sébastien Roch*, 1890), Clara (du *Jardin des supplices*, 1899), Célestine (du *Journal d'une femme de chambre*, 1900) et Germaine Lechat (dans *Les Affaires sont les affaires*), se sont révoltés, comme Jean Roule, et indiquent la direction à suivre. L'ennui est que leurs exemples sont peu probants : l'abbé Jules est déchiré par des contradictions insurmontables ; Bolorec parle d'une "grande chose" qui n'est jamais précisée et qui n'aboutit pas ; Clara est une sadique dévoyée ; Célestine est incapable de donner un débouché à sa révolte contre ses maîtres et se contente d'accès de "*folie d'outrages*" qui ne font que l'enfoncer davantage encore ; quant à Germaine, elle a un tel sens de l'absolu, elle est si peu prête aux nécessaires compromis de la vie, qu'elle se prépare des lendemains qui vont déchanter. Condition nécessaire, la révolte individuelle ne saurait donc être suffisante.

Convierait-il donc de passer de la prise de conscience individuelle à l'action collective ? La seule œuvre de Mirbeau qui semble aller dans ce sens est *Les Mauvais bergers*, où Jean Roule réussit à convaincre les ouvriers de faire grève pour obtenir satisfaction sur un ensemble de revendications qui sont, certes, fort en avance pour l'époque, mais n'en sont pas moins de nature réformiste et condamnées, à ce titre, par la plupart des anarchistes... De surcroît, l'action collective n'aboutit qu'à un bain de sang au cinquième acte, sans que soit évoquée, comme à la fin de *Germinal*, la moindre perspective de germinations et de récoltes futures. Il apparaît donc que Jean Roule est lui aussi un

"*mauvais berger*", comme le lui crie un ouvrier à l'acte IV, et comme le reconnaît l'auteur lui-même.

Dès lors, que reste-t-il ? La propagande par le verbe, afin de dessiller les yeux des "*âmes naïves*" ? C'est ce à quoi, pour sa part, Mirbeau s'est employé avec une belle constance. Mais, lucide, il sait pertinemment qu'elle sera impuissante à changer quoi que ce soit, ni en l'homme, "*gorille féroce et lubrique*", ni aux conditions sociales infligées aux masses dans le cadre de l'économie capitaliste...

* * *

Ainsi, tout en étant particulièrement sensibilisé à la question sociale et en mettant, avec une ardeur et un dévouement dignes de tous éloges, sa plume et sa bourse au service des "*humiliés et offensés*", Mirbeau n'apporte aucune autre solution à long terme que la perspective d'une révolution des esprits à laquelle auront contribué des artistes débarrassés des préjugés mortifères de leur "éducation". C'est évidemment bien peu, s'il s'agit de renvoyer la nécessaire révolution sociale aux calendes grecques. Mais on peut y voir aussi une forme de lucidité, de probité et de courage, qui distingue "*l'imprécateur au cœur fidèle*" des écrivains de son temps, ou des générations postérieures, qui ont choisi des voies divergentes : soit l'engagement au sein d'un parti, avec tous les dérapages que cela comporte, soit le splendide isolement dans une tour d'ivoire. La grandeur - et aussi le tragique - d'Octave Mirbeau aura été de refuser l'un et l'autre et de s'engager à fond pour un idéal de justice sociale, tout en sachant mieux que quiconque l'inutilité de ses propres efforts.

Pierre MICHEL

Chercheur associé à l'université d'Angers

NOTES

- 1 *La 628-E 8*, Éditions Nationales, 1936, p. 42.
- 2 Sur cette douzaine d'années de prolétariat, voir la deuxième partie de la biographie d'*Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, par P. Michel et J.-F. Nivet, Séguier, 1990. Sur le bonapartisme de Mirbeau dans les années 1870, voir P. Michel, "Mirbeau et l'Empire", *Littérature et nation*, n° 13, 1994, pp. 19-36. Sur son itinéraire politique original, voir la préface à ses *Combats politiques* (Séguier, 1990) et mon article à paraître dans *Europe* en mars 1999.
- 3 "*La Fille Élisa*", *L'Ordre de Paris*, 25 mars 1877 ; article recueilli dans les *Combats littéraires* de Mirbeau, à paraître en 1999.
- 4 Voir Claude Herzfeld, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, 1992.
- 5 C'est sous ce titre, *Le Pouvoir de l'argent*, qu'a été représenté en Russie *Les Affaires sont les affaires*.
- 6 "Un V véritable homme d'État", *L'Écho de Paris*, 13 juin 1893 (repris dans *Le Gaulois* du 26 juin 1896, sous le titre "Éloquence d'été". Isidore Lechat se prétend lui aussi homme de progrès (il se qualifie même de "*socialiste*") et de science (il se présente comme "*agronome révolutionnaire*").
- 7 "Encore les fêtes de charité", *La France*, 7 janvier 1885.
- 8 Mirbeau a illustré cette "*loi naturelle irréfutable*" dans deux de ses *Contes cruels*, "Les Bouches inutiles" et "L'Enfant" (Séguier, 1990).
- 9 "Jean Tartas", *L'Écho de Paris*, juillet 1890 (recueilli dans le n° spécial *Octave Mirbeau de L'Orne littéraire*, juin 1992).
- 10 *Ibidem*.
- 11 Voir notamment "Tableaux de misère" dans *Le Figaro* du 3 avril 1888 (recueilli dans *Combats politiques*, pp. 101-108. Même opposition au début d'une chronique de 1885, "Le Travail et la charité" (*ibid.*, pp. 83-87).
- 12 "*Ce sont tous les jours des mines qui sautent, qui ensevelissent, en une minute d'horrible destruction, cinquante, cent, cent cinquante pauvres diables dont les corps carbonisés ne remonteront jamais au soleil*", "Ravachol", *L'Endehors*, 1er mai 1892 (*Combats politiques*, p. 123).
- 13 "L'Esprit de l'émeute", *Le Gaulois*, 11 mars 1883.
- 14 Voir "Le Travail et la charité", *La France*, 20 février 1885 (*Combats politiques*, p. 86).
- 15 Voir notamment la "Réponse à une enquête sur l'éducation", dans *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrézien, 1990, p. 165
- 16 Cf. "Cartouche et Loyola", *Le Journal*, 9 septembre 1894 (*Combats politiques*, p. 158).
- 17 Cf. "Les Tripots revenus", *La France*, 28 janvier 1885.
- 18 Cf. "Sur la route", *Le Journal*, 2 décembre 1894.
- 19 "Ravachol", *L'Endehors*, 1er mai 1892 (*Combats politiques*, p. 124). Même revendication à l'acte III des *Mauvais bergers*, qui a fait ricaner les belles âmes..
- 20 "Les Mal vus", *Le Journal*, 3 juin 1894 (recueilli dans *Combats littéraires*).
- 21 "Le Passant : - Si l'on ne te donne rien ? / L'Ouvrier : - Je m'embusquerai au détour des chemins nocturnes, et je tuerai. / Le Passant : - Dieu te défend de tuer. / L'Ouvrier : - Dieu m'ordonne de vivre. / Le Passant : - Dieu te garde, l'ami." (*Lettres de ma chaumière*, Laurent, 1885, p. 417).
- 22 "*La prostitution est-elle à la fois la plus épouvantable misère, la honte la plus effroyable, le crime le plus atroce, la douleur la plus intense ? Oui. Elle est tout cela*" (art. cit.).
- 23 *L'Amour de la femme vénale*, traduit du bulgare par Alexandre Lévy, préfaces de Pierre Michel et d'Alain Corbin, Éditions Indigo - Côté Femmes, 1994.
- 24 "Embellissements", *Le Figaro*, 28 avril 1889.
- 25 Cf. notamment ses deux articles "Embrènement", parus dans *Le Journal* le 26 novembre et le 3 décembre 1899.
- 26 "De l'air" : c'est le titre d'un article paru dans *L'Écho de Paris* le 21 novembre 1893. Mirbeau y écrit notamment : "*Non seulement les pauvres n'ont pas de pain, mais, dans les villes, ils n'ont pas d'air.*"
- 27 "Ravachol", *L'Endehors*, 1er mai 1892 (*Combats politiques*, p. 123).
- 28 "La Grande kermesse", *Le Figaro*, 28 juillet 1889.
- 29 Voir notamment "La Guerre et l'Homme", *Le Gaulois*, 1er mai 1885.
- 30 "Tableaux de misère", *op. cit.*, p. 107.
- 31 "Le Travail et la charité", *op. cit.*, p. 85.
- 32 "Les Petits martyrs", *L'Écho de Paris*, 3 mai 1892 (*Combats pour l'enfant*, p. 120).
- 33 Voir "Les Petits martyrs", *loc. cit.*, et *Le Foyer*, qui fit scandale à la Comédie-Française en décembre 1908.
- 34 Voir notamment "La Question sociale est résolue", *Le Journal*, 19 septembre 1897 ; *Les 21 jours d'un neurasthénique* (1901) ; et *Interview* (1904).
- 35 "Tableaux de misère", *op. cit.*, p. 104.

- 36 "La Grève des électeurs", *Le Figaro*, 28 novembre 1888 (*Combats politiques*, p. 112).
- 37 "Dépopulation", *Le Journal*, 25 novembre 1900.
- 38 "Le Homestead", *La France*, 6 août 1885.
- 39 Préface à *La Société mourante et l'anarchie*, de Jean Grave, 1893 (*Combats politiques*, p. 129). Sur la destruction des "facultés individuelles" par la famille, l'école et l'Église, voir notre préface aux *Combats pour l'enfant*.
- 40 Interview de Mirbeau par André Picard, *Le Gaulois*, 25 février 1894 (il y juge utopique "la prise au tas").
- 41 "Un Mot personnel", *Le Journal*, 19 décembre 1897.
- 42 "Questions sociales", *Le Journal*, 20 décembre 1896 : "Qu'est donc le collectivisme, sinon une effroyable aggravation de l'État, sinon la mise en tutelle violente et morne de toutes les forces individuelles d'un pays (...) par un État plus compressif qu'aucun autre, par une discipline d'État plus étouffante et qui n'a pas d'autre nom dans la langue que l'esclavage d'État ?" Sur cette question, voir Pierre Michel, "Mirbeau et Jaurès", dans les Actes du colloque d'Orléans *Jaurès et les écrivains*, Centre Charles Péguy, 1994, pp. 111-116.
- 43 "Travail", *L'Aurore*, 14 mai 1901.
- 44 Interview par André Picard, *loc. cit.*
- 45 "Un Mot personnel", *loc. cit.*
- 46 *Correspondance Octave Mirbeau - Jean Grave*, Au Fourneau, 1994, p. 87.
- 47 "Un Mot personnel", *loc. cit.* Sur "les contradictions d'un écrivain anarchiste" tel que Mirbeau, voir ma communication dans les Actes du colloque de Grenoble *Littérature et anarchie*, à paraître aux Presses de l'Université de Toulouse - le Mirail.